

Note d'intention

Qui écrit l'histoire ?

Petite, j'avais honte que les professeur.es m'appellent par mon nom de famille complet "Duong-Van-Huyen". J'avais peur qu'ils l'écorchent et que les élèves se moquent de ces sonorités étrangères. "Dites juste "Clotilde Duong", ça suffira". Parfois, je révélais mon quatrième prénom à mes ami.es, Phuong Lien. C'est un prénom vietnamien non officiel, pas inscrit sur ma carte d'identité française. Il m'a été donné à ma naissance par bà nôi, mon arrière grand-mère. Il signifie en toute modestie "Lotus Précieux" mais ça je me gardais de le dire parce que "lotus", ça rappelait la marque de papier toilette. Puis à 18 ans, alors que mon compte Facebook n'affichait encore que le tiers de mon nom, je me suis fait tatouer cette énorme fleur derrière le bras. Rétrospectivement, je comprends que j'avais envie de me réapproprier une partie de mon identité qu'on m'avait donnée à ma naissance mais qui ne devait pourtant pas exister.

Dix-huit ans, c'est aussi l'âge auquel je récupère des cassettes Hi8 appartenant à mon grand-père qui vient de nous quitter. Ces cassettes ont été enregistrées dans les années 1990' à 2000' et relèvent majoritairement de films familiaux et de voyages de retraités dans des pays exotiques.

Mais certaines retiennent mon attention. Ce sont des cassettes qui ont été enregistrées lors de leur voyage au Vietnam, en 2000. C'était la première fois qu'ils retournaient dans leur pays d'origine, 50 ans après l'avoir quitté. Au Vietnam, il y a un mot pour appeler les vietnamiens qui sont partis de leur pays pendant les guerres, ce sont des "viet kieu", terme longtemps utilisé de manière péjorative définissant les vietnamiens émigrés, comme des traîtres.

Une vidéo me bouleverse, celle où ma grand-mère Yvette, retrouve sa maison d'enfance à Saigon. Je prends alors conscience que je ne connais pas l'histoire de mes grands-parents et que je ne connais pas l'histoire du Vietnam ni grâce aux manuels scolaires, ni par les récits qu'on aurait pu (peut-être "dû") nous raconter dans la famille.

Je décide alors de commencer à filmer Yvette lors de mes visites à la résidence de Hespérides à Nogent sur Marne. Elle est terrassée par la mort de mon grand-père Henri, on lui diagnostique un alzheimer. Le temps presse, elle est l'unique dernière de la famille à pouvoir témoigner et nous raconter leur histoire, une histoire commune de la diaspora vietnamienne en France.

Entre 2017 et 2023, je filme Yvette avec mon téléphone portable, l'interroge et l'invite à raconter ses souvenirs de sa vie au Vietnam dans les années 1930' et son arrivée en France dans les années 1940'. Je réalise qu'il faut que je la questionne beaucoup pour obtenir des informations, comme s'il était préférable de ne pas dévoiler une partie de l'histoire quitte à l'oublier.

À l'époque, je n'ai pas encore l'ambition d'utiliser ces films mais je sens au fond, que ma démarche va au-delà du simple archivage de la mémoire familiale. Au bout de 6 ans, malgré ces heures de rushes, je peine encore à recoller les bouts et remplir les trous noirs de cette vie à la fois si proche et si mystérieuse. Des oeuvres comme la pièce de théâtre *Saigon* de Caroline Guiela Nguyen, le récent très beau podcast *Ma tonkinoise* d'Hanaë Bossert (Louie Media) ou encore la musique *Saigon* de l'artiste George Ka, confirment un sentiment partagé d'incompréhension face à cette amnésie du passé coloniale du vietnam. Les ancien.nes nous quittent, laissant derrière eux des récits devenant mythes et légendes. Que faire des mystères et comment reboucher les trous ? Qui va raconter l'histoire maintenant ?

Au fil de mes recherches et de mon apprentissage de l'histoire du colonialisme français en Indochine, je découvre la schizophrénie des élites vietnamiennes dont ma famille faisait partie.

L'historienne Phuong Bui Tran explique que, dès les années 1920, beaucoup de vietnamiens issus de la classe bourgeoise et élitiste mais aussi des premières femmes féministes vietnamiennes font le choix de la conciliation des deux cultures. Yvette racontera toute sa vie que c'était une richesse et une chance d'avoir grandi entre la modernité que les français apportaient au Vietnam à cette époque

et les traditions vietnamiennes. Mais à quel prix ? La guerre d'indépendance du Vietnam se transforma en guerre fratricide. Les vietnamiens ayant travaillé pour la France furent exécutés ou s'exilèrent, laissant derrière eux un bout de leurs histoires.

Je suis frappée par la manière dont le chemin mené par le peuple vietnamien pour l'indépendance du Vietnam a été méprisé. En 1945, la France et Ho Chi Minh signent un accord annonçant l'indépendance du Vietnam tout en refusant d'inscrire le mot "Indépendance" dans les textes. L'accord proclame le Vietnam "libre au sein de l'union coloniale française". Il faudra attendre près de 10 ans pour que la France reconnaisse le Vietnam comme réellement indépendant et quitte le territoire.

Encore aujourd'hui, 70 ans plus tard, des représentant.es du gouvernement français semblent mépriser et ignorer l'histoire. L'ex-secrétaire d'État chargée des anciens combattants et de la mémoire, Patricia Mirallès, a confondu en mai dernier à Paris, "décolonisation" et "délocalisation" lors de la commémoration de la guerre d'Indochine. Elle a fini par le classique "Vive la République et Vive la France", formule qui n'a pas été reprise par son traducteur vietnamien.

Je suis alors terrifiée à l'idée que l'histoire de mes ancêtres et de la diaspora vietnamienne en France ne soit racontée que par des gens comme Patricia Mirallès, et qu'elle tombe dans l'oubli, négligée.

Outre la colère que ces découvertes éveillent en moi, je me demande comment en est-on arrivé là ?

Néanmoins, une proportion des jeunes de ma génération issus de l'immigration a pour souhait de redéfinir les lignes de la culture française. Comme dans beaucoup d'autres communautés métisses, certain.es jeunes viet-descendants veulent se réapproprier leurs cultures, et faire réémerger les traditions mises de côté par les premières générations d'immigré.es vietnamien.es dont le but était de s'intégrer à la société française quoi qu'il en coûte. Il s'agit de préserver la culture vietnamienne en France tout en mettant fin aux clichés infligés par la société française à cette communauté. Car un patrimoine a été transmis malgré tout et on veut lui rendre sa légitimité à exister en France : celui de la cuisine, des fêtes, des cultes, des manières, des prénoms ;), parfois même une langue quand on a de la chance (ce qui n'est pas mon cas sauf pour dire des mots grossiers dont ma prononciation est plus que douteuse). Au fil des générations, on transforme les traditions pour en faire un mix étrange entre culture française et vietnamienne. On fait des sandwiches beurre/sauce maggi/viandes séchées, on ajoute de l'emmental râpé dans les pâtes au ragoût de porc vietnamien. On dresse des autels des ancêtres qui nous ressemblent et qui mélangent des photos des aïeux normands, alsaciens et vietnamiens. En offrande, on remplace les châtaignes d'eau confites par des kit kats ou des palets bretons.

Et 10 ans après mon tatouage de lotus, j'ai décidé d'inscrire mon prénom Phuong Lien sur ma carte d'identité.

Ce film veut rendre hommage à cette culture métisse que nous a offert la première génération d'immigrés vietnamien.nes en France. Je le vois à la fois comme une réparation mais aussi une clef de compréhension du passé et des mécanismes d'intégration qui ont été mis en place aux fils des générations. C'est en naviguant entre plusieurs époques, entre archives et tournage, que le film tentera de répondre à la question initiale : pourquoi cette amnésie et ces trous noirs dans l'histoire des vietnamien.nes de France ?

Je souhaite raconter cette nouvelle génération dont je fais partie en allant à leur rencontre. Mettre à l'honneur cette culture mixte pour questionner ce que signifie "être français.e" aujourd'hui à l'heure où nous assistons aux discours désinhibés de l'extrême droite raciste et xénophobe. Il me semble aussi important de revenir sur le passé pour répondre entièrement à la question de pourquoi ce silence, l'invisibilité du passé coloniale et quelles en sont les survivances. Cette dimension historique sera incarnée à travers une enquête pour reboucher les trous noirs de la vie d'Yvette mais aussi par le récit de sa propre mère Ly Thu Ho, femme écrivaine, récompensée par le prix ADELFF en 1986 pour son roman *Le Mirage de la Paix*, troisième volet d'une trilogie racontant la vie d'une famille vietnamienne déchirée par une guerre fratricide entre les années 30 et la fin des années 70.

Le spectateur sera aussi invité à s'interroger sur la place de la mémoire collective dans l'histoire de notre société et pourquoi les récits à transmettre aux générations futures sont plus que nécessaires. Qui écrit l'histoire ?